

L'héritier

Morgan Le Thiec

Numéro 7, automne 2005

Yasuhi Inoué

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2337ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Le Thiec, M. (2005). L'héritier. *Contre-jour*, (7), 95–96.

L'héritier

Morgan Le Thiec

La première fois que j'ai aimé mon père, nous étions assis dans ce café de la rue Scribe. Il me donnait des conseils pour retenir dans mes bras une certaine Lucie. J'étais encore au lycée et nous ne nous étions pas vus depuis un long moment, deux ou trois ans peut-être. Il revenait du Brésil. Il revenait toujours de quelque part, très loin d'ici, très loin de Nantes où je grandissais. Les rares moments où l'on se retrouvait, on parlait en général de ses projets professionnels, toujours grandioses, et de ma scolarité. On n'arrivait pas à sortir de ce genre de conversation. Je ne sais pas pourquoi mais ce jour-là, dans ce café où je suis assis aujourd'hui, il m'a demandé si j'allais bien. Et ce jour-là, je ne sais pas pourquoi, je lui ai dit que j'étais très amoureux de cette fille, Lucie, et que je sentais au fond de moi qu'elle allait me quitter, qu'elle ne m'aimait pas. Mon père s'est mis à philosopher sur les femmes, sur la façon dont on pouvait les rendre heureuses. Je crois qu'il n'était pas tout à fait sérieux, je crois qu'il plaisantait un peu, à demi-mot, car il n'a jamais vécu plus de six mois avec une femme et je crois qu'il n'a jamais réussi à rendre heureuse l'une d'entre elles. Je crois qu'il se moquait un peu de lui-même, en prenant ce ton si pédagogue. Je crois que mon père était un homme lucide. Mais cette lucidité, je ne faisais que l'entrevoir, entre deux portes, entre deux sourires.

La dernière fois que j'ai aimé mon père, c'était quelques jours avant sa mort, il y a huit ans. Je lui expliquais, assis près de son lit, dans sa chambre d'hôpital, que ma mère ne voulait pas lui rendre visite, sans doute parce qu'elle lui en voulait toujours pour leur séparation mais aussi, sans doute, pour des tas de choses qui me dépassaient. Il m'a dit alors qu'il avait quitté ma mère parce qu'elle l'étouffait avec « ses rêves étriqués de fille d'ouvrier ». Nous savions tous les deux qu'il allait mourir bientôt et nous savions tous les deux que les portes et les sourires ne pouvaient plus cacher grand-chose. Je lui ai répondu alors que ce n'était pas vrai, ma mère n'avait jamais eu aucun rêve mis à part celui de vivre avec lui pour la vie. Mon père m'a regardé. Il souffrait énormément mais il a souri encore une fois puis il m'a dit que j'avais raison que c'était ce pour la vie qui lui avait fait peur justement. Toute la vie.

Ce matin, j'ai décidé de revenir dans ce café après l'appel de Nathalie qui m'annonçait que l'enfant était né et qu'il se portait bien. Sur le répondeur, elle disait que je pouvais la rappeler et que si je le souhaitais, malgré tout ce qui s'était passé entre nous, je pouvais lui rendre visite à Montpellier. On pouvait essayer à nouveau. Juste avant de raccrocher, elle a dit qu'il s'appelait David. Toutes ses phrases étaient dans le désordre. C'est toujours comme ça avec les répondeurs. Ils mettent toujours les mots et les phrases dans le désordre. Je ne veux pas savoir ce que cela représente pour une femme d'accoucher dans une nuit sans homme et de décrocher quand même le téléphone au petit matin pour parler à un répondeur. Pour dire des choses simples, aller à l'essentiel, ne pas accuser. Je ne veux pas savoir ce que cela représente pour une femme d'accoucher seule dans un hôpital. Je ne veux rien savoir sur cette violence ordinaire, ce ravage sans victime, sans bourreau, sans procès possible.

Il pleut sur la rue Scribe, sur le théâtre, à deux pas. Il pleut sur Nantes. Une pluie d'été pleine de chagrin. Je suis un assassin aux petits pieds, assis dans un café. Depuis quelques heures, j'ai un fils qui s'appelle David. J'ai un nœud dans le ventre qui ne veut pas me dire ce qu'il a à me dire, comme un enfant roulé en boule au fond de mes intestins. L'enfant du café de la rue Scribe, il y a vingt ans. L'enfant qui rêvait du Brésil et d'ailleurs en attendant des lettres qui ne venaient pas. L'enfant qui voulait garder Lucie pour la vie. Il pleut sur Nantes, chantait Barbara. C'est vrai... Ce matin, je donnerais beaucoup pour aimer encore une fois mon père.